

PAYSAGE AVEC MYTHE
une stèle funéraire pour Julien Gracq
par Bruno Pinchard

Je le sais bien, il n'y a rien de réellement désolant à voir un homme de 97 ans quitter cette vie, aussi inachevée qu'elle demeure comme pour chacun d'entre nous. Et pourtant je ne connais rien de plus poignant que la voix d'un homme qui s'éteint. Quelques instants avant sa mort, tout homme peut encore souffler les mots simples de sa tribu et, déjà seul avec lui-même, il redevient tous les autres par la pureté des derniers sons qu'il restitue à la tradition de sa naissance. Mais si cet homme a porté la langue française, s'il a pendant quelques décennies résumé ce que peut la langue quand elle se déprend de ses objets familiers ou de ses idéologies obligatoires et se met à résonner pour elle-même, alors l'émotion est à son comble, ce n'est pas un auteur qui meurt, c'est une chance pour une civilisation qui disparaît, une chance de coïncider comme musicalement avec elle-même aux dépens de tout ce qui l'obscurcit ou la rend encore infidèle à elle-même.

Oui, Gracq n'avait rien à dire. Voilà enfin quelqu'un qui commençait à écrire là où les autres commencent à se taire. En lui, la littérature française s'est entraînée à un régime nouveau, le régime des échos profonds. Le temps des urgences était passé : quelle comédie humaine demandait une impérieuse reconnaissance dans cet âge illettré et vulgaire ? Gracq nous l'a enseigné assez sa préface aux *Mémoires d'Outre-tombe* : on entend ici la stupeur d'un palais vidé¹. Dans cet écho de portes claquées sur les anciennes monarchies, Julien le républicain inscrira son propre murmure désencombré des espérances factices. Soudain Saint Florent-le-Vieil reprenait la main et s'imposait pour la deuxième fois dans les hauteurs de l'histoire de France : non pas pour quelque chouannerie à drapeau blanc, mais pour une autre révolte du bocage, la révolte des longues phrases pédestres et la revendication d'un bivouac laïque au bord du fleuve royal.

Je vois la Loire briller depuis la terrasse de Saint Florent et ouvrir une voie vibrante vers la mer de Bretagne, je me souviens des matins de crue entre les saules au ras des eaux, quand les routes des berges finissent en embarcadères pour le pays des brumes. Eclatante comme une flotte viking ou vouée au Royaume des mères, la Loire est la maîtresse

¹ « Cette voix, qui clame à travers les deux mille pages des *Mémoires* que le Grand Pan est mort, et dont l'Empire romain finissant n'a pas connu le timbre unique – l'écho ample de palais vide et de planète démeublée – c'est celle des grandes mises au tombeau de l'Histoire. », in *Mémoires d'Outre-tombe*, Préface de Julien Gracq, 1960, La Pochothèque, Paris, 1998, p. III.

d'inspiration d'une littérature qui se voue aux résurgences : on la croit au sommet de sa puissance, elle disparaît dans des trous de sable, on compte sans elle, et soudain il faut couvrir ses yeux tant elle brille à grand flot, toute nimbée de mouchérons embrasés par le soleil occidental. Il n'y avait qu'un angevin déçu par le ciel palatin pour oser parler en ces termes de l'Italie, mère des arts : « Pas d'eau, ou du moins nulle part cette eau qui, en France, dès qu'elle coule, ou qu'elle se rassemble, se met aussitôt à refléter le jour, rien que des *fiumare* glaiseux, couleur de terre. Et rien ne m'a paru compact, luté et obturé de matière, comme ces horizons ombriens que n'allègent ni les ciels dilatés de l'Espagne, ni les miroirs d'eau de la France mouillée² ». Ce n'est pas seulement le voisin de Du Bellay qui parle, mais le citoyen idéal de Nantes l'océanique et le marcheur impénitent de toutes les presqu'îles de l'âme. Sa littérature est *sotto voce*, comme il aime à dire, mais elle se grandit de la proximité de la mer. C'est pourquoi il n'a pas besoin de soutenir sa voix pour en faire un promontoire, il préfère l'amenuiser pour qu'elle ne s'en retourne que mieux, et avec un son plus cristallin, à la mer.

Ces « eaux étroites » enseignent ainsi un certain art de finir si finir ne signifie pas cesser, mais *restituer*. Gracq ne se résume pas, malgré des affinités certaines, à quelque crépuscule des dieux, mais, pressé par une nécessité plus inexorable que la malédiction de l'anneau, il devait fermer les portes du temple. Alors il a choisi d'en finir discrètement, en tirant tout le profit possible d'un certain style de dilatation qui, loin de nous priver d'avenir, nous permet de renouer avec un absolu si présent qu'il devient vain de vouloir le faire séjourner *de force* dans la littérature. L'heure discrète avait sonné : de l'art d'écrire il ne resterait que quelques terres prolongées loin dans la mer.

Soudain, la liberté a changé de style et s'est faite plus grande que l'art : « Ce n'est pas une trace fabuleuse que je viens chercher dans les landes sans mémoire : c'est la vie plutôt sur ces friches sans âge et sans chemin qui largue ses repères et son ancrage et qui devient elle-même une légende anonyme et embrumée [...]. Là où cesse le chemin, le barrage et la clôture, là où ils n'ont jamais pu mordre le poil sauvage, le mors et la bride aussi sont ôtés à l'esprit³ ». L'auteur de *Liberté grande* a en effet choisi la liberté aux dépens de toute autre attache et il a engendré une littérature de partance qui, si elle n'a pas l'ampleur d'un « Bateau ivre », comme lui commence par une certaine aptitude à larguer les amarres. Le chemin était tout tracé pour le citoyen nantais qui avait appris, dès l'enfance, à accompagner le départ des grands bateaux vers l'ouest. Mais dès qu'un estuaire vient terminer le cours d'un long fleuve

² Julien Gracq, *Autour des sept collines*, José Corti, Paris, 1989, p. 27.

³ Julien Gracq, *Les Eaux étroites*, José Corti, Paris, 1976, p. 68.

continental, qui peut dire où conduit le faisceau des chemins possibles au sortir du chenal ? Julien Gracq est le pilote évasif qui conduit le frileux touriste de Touraine et d'Anjou jusqu'à une horizon d'Atlantide dont la situation maritime est si difficile à fixer sur la terre ronde que, soudain, il devient indécidable si l'île étrangère se tient au-delà des caps bretons avec la *Presqu'île*, ou au plus intérieur de la Mer noire et des ports de Crimée avec *Le Rivage des Syrtes*.

Je lis Gracq depuis de longues années et j'ai connu aussi les quelques prosateurs français qu'on se plaît à rapprocher de lui, Yves Bonnefoy par exemple, son voisin de Touraine, ou Marc Fumaroli, son émule italien. S'il me fallait en ce jour de deuil et de bilan, définir la note propre à l'auteur du *Balcon en forêt*, je dirais que cette fameuse attente dont, à juste titre, on le crédite, n'est l'attente de personne, mais plutôt l'attente d'un mythe, *d'un mythe qui n'est pas venu*. Tout d'abord l'écrivain s'est disposé à l'invasion du mythe : de là ces séjours dans des presqu'îles et des casemates, aux limites du sable et de la mer, dans une exposition énorme à toute forme d'invasion imminente, dont la note profonde signifiait toujours la plénitude d'un mythe oublié et enfin revenu. Ce premier Gracq est le dernier romantique, mais le mythe n'est pas venu. Seule est restée l'attente.

Avec le temps, cette attente s'est faite *paysage* et telle est la métamorphose qui rend unique la signature de cet auteur. Je soutiens que la grande innovation de Julien Gracq tient au fait d'avoir été le veilleur du dernier mythe et l'arpenteur du premier paysage au lendemain du déclin du mythe. Ces propositions pourront paraître sibyllines, mais qu'on réfléchisse un instant. On nous dit, Gracq est le plus grand paysagiste français après Chateaubriand, mais cette comparaison n'a aucun sens tant qu'on compare soleil à soleil, mer à mer, et lisière à lisière. Il manque une histoire de la description entre ces termes de comparaison. Or je fais l'hypothèse que l'art de la description, précisément ce que Chateaubriand nomme avec une pompe insistante, l'art de *peindre la nature*, ne s'impose à la littérature que lorsque quelque principe de plus haut intérêt s'est retiré de l'attention des hommes.

Virgile vit au milieu de la campagne, mais il ne peint nulle scène campagnarde, réservant cet art aux académismes qui lui survivront. En revanche, Chateaubriand « peint » toujours sur fond de désastre affectant un Sens majeur, désastre parfois heureux et souvent malheureux : il proclame dans la *Génie du Christianisme* qu'il y a une jouissance irrépressible à peindre les paysages immenses de la nature lorsque le « troupeau des petits dieux » du paganisme a été effacé de nos horizons par le christianisme vainqueur. Mais il peint aussi dans les *Mémoire d'Outre-Tombe* et dans la *Vie de Rancé* tant d'horizons vidés parce que

l'ancien monde n'est plus, que les grandes pondérations cosmiques se sont effacées et qu'avec l'âge, la fatigue est venue, et que, sincèrement, il est trop tard pour peindre un beau, un grand, un digne paysage..., et ce faisant il peint de façon poignante, inoubliable, telle dispersion des tombes dans la campagne romaine ou tel jeu de la terre et de la mer dans les campagnes pélagiques de son pays natal.

Gracq n'échappe pas à cette règle, mais elle devient chez lui si lucide, si maîtrisée, si fidèle aussi au coup d'envoi de l'Enchanteur, qu'elle résume à elle seule l'enjeu de cette écriture, constituant la mise à l'épreuve permanente de sa valeur de vérité : un mythe devait avoir lieu, et il ne se produit pas ; reste la terre, avec sa marqueterie d'intentions avortées et de desseins minuscules devenus traces dans la poussière des hommes. Et c'est bien la supériorité, et en vérité la seule, de Gracq sur Proust que chez lui nul clocher ne se fasse signe d'essence, nulle ardoise mouillée n'annonce de réconciliation future entre l'écriture et le monde, nul bosquet de trois arbres ne fasse signe vers quelque pré-raphaélisme éternel qui attendrait sa vérification dans un musée imaginaire de l'art et de l'amour.

Le géographe aura bien le dernier mot, comme si Gracq avait voulu, à force d'arpenter les forêts enchantées du romantisme allemand, donner pour finir raison à Kant et à sa belle vocation d'arpenteur de la terre. Tel se croyait destiné à cueillir les fleurs bleues de Novalis, qui se retrouve à évaluer les courbes de niveau de ses paysages les plus intimes ! C'est le sens sidérant, pour quiconque sait lire, de cette ultime poussée de l'œuvre de Gracq, depuis les dernières lisères du *Balcon en forêt* jusqu'aux environs des villes de Nantes et de Caen. Qui aurait pu croire que la littérature française finirait dans les faubourgs de Nantes ? Certes, cette phase terminale n'a pas manqué d'inclure dans son périple les inévitables « Considérations » sur Rome. Mais cette romanité ultime n'est pas assez impériale pour se substituer à l'urgence de décrire Nantes ou les voies caennaises pour accéder à Luc-sur-Mer ! On s'étonnera longtemps que Rome n'ait pas su transmettre la « forme d'une ville », mais qu'il ait fallu la demander à l'île Gloriette sur la Loire et à la biscuiterie LU qui la couronne. Quel Capitole !

On pourrait croire à la blague de potache et au laborieux exercice de rédiger un éloge de la mouche. Rien ne serait plus hâtif pourtant que de réduire le dernier Gracq à un auteur de dictées pour la troisième République ou un continuateur de jeux verbaux pour les floralies de la Rue d'Ulm. On peut certes déceler comme une touche de nationalisme intégral dans ce retournement des perspectives et cette gifflée infligée aux sommités d'une histoire de manuels. Mais on ferait mieux d'entrer davantage en soi et d'écouter ce qui sanglote dans le plis de l'Erdre et sous le toit végétal qui protège l'Evre des rayons du soleil. Une oreille fine

entendrait des délicatesses digne de Francis Jammes, une oreille plus sérieuse entendrait l'immense envasement de tous les Tibre de notre culture et comme un tournoiement de chance par-dessus les finistères de l'ouest et les ruissellements qui s'y exercent encore.

Certes, Gracq n'a pas inventé le lyrisme des bétons sans mémoire et des décharges fructueuses. C'est qu'il ne s'est jamais occupé des façades, mais toujours des interstices. Ce talent de sourcier n'intéresse plus guère, mais au cas où quelqu'un dans ce pays aimerait encore assez Chateaubriand pour deviner jusqu'où il avait raison, jusqu'à quel degré la « mauvaise lumière » dans laquelle il a écrit la *Vie de Rancé* pouvait encore se propager jusqu'à nous, oui, il aimerait cet auteur moins angevin que breton, et moins parisien que gallique, oui il recueillerait chaque grain de cette lumière antique dont Poussin sut nous transmettre la mémoire, il suivrait les sinuosités de cette prose terrestre pleine d'anfractuosités marines et il ajouterait, au tertre que je dresse en tremblant d'une assez inutile émotion, sa pierre de passant sur la route du « grand chemin » où quelqu'un le précède .